

INTRODUCTION

Lors de sa communication sur M^{gr} Duchesne et M^{me} Bulteau, au colloque *Monseigneur Duchesne et son temps*, en 1973, le regretté Bruno Neveu avait présenté des extraits des lettres de Duchesne qui en révélaient tout l'intérêt¹. Il avait alors annoncé son intention de publier l'ensemble des documents conservés et m'avait proposé de collaborer avec lui à ce travail qui lui tenait à cœur, même si de nombreuses années se sont écoulées avant qu'il ait pu songer à s'y consacrer. J'avais accepté et, en 2004, nous devions nous atteler à la tâche, au retour de son séjour prévu au Liban, au mois d'avril. Mais il n'en est malheureusement jamais revenu.

Je me sentis alors découragée, mais tenue, d'une certaine manière, de réaliser ce projet qui par ailleurs m'intéressait beaucoup. J'ai donc entrepris l'édition des cinq cent neuf lettres et billets divers adressés par Duchesne à M^{me} Bulteau, du 12 décembre 1902 au 30 mars 1922, soit trois semaines avant sa mort, à Rome.

Malheureusement, les lettres de M^{me} Bulteau ont disparu, brûlées sans doute par dom Henri Quentin, en même temps que la majorité des courriers privés de Duchesne, après la mort de ce dernier, comme il l'avait spécifié dans son testament du 26 septembre 1914².

Les lettres de Duchesne ont été préservées par M^{me} Bulteau, malgré le vœu exprimé par Duchesne, à diverses reprises, qu'elle les détruise. M^{me} Bulteau ayant légué l'ensemble de ses papiers (manuscrits et correspondances) à la Bibliothèque nationale de France, son exécuteur testamentaire, Henri Gonse, effectua ce dépôt conformément à son testament du 2 juillet 1921 : « Je lègue à la B. N. une collection de lettres aussi bien celles qui sont reliées que celles qui restent volantes [...] Ma volonté expresse est qu'à part les

¹ B. Neveu, *M^{gr} Duchesne et M^{me} Bulteau : une amitié (1902-1922)*, dans *Monseigneur Duchesne et son temps*, Actes du colloque organisé par l'École française de Rome, Rome, 1975, p. 271-303.

² F. Callu, *Le fonds Duchesne à la Bibliothèque nationale*, dans *Monseigneur Duchesne et son temps*, cit., p. 333.

exceptions dont il sera parlé plus loin, aucune de ces lettres ne soit ni publiée, ni donnée en communication à *qui que ce soit*, avant que, depuis le jour de mon décès, 50 ans soient écoulés. Seules les lettres de M^{gr} Duchesne et celles de M. Ernest Lavisse pourront être lues et publiées *un an* après le décès de leurs auteurs ».

Ainsi M^{me} Bulteau a désobéi à Duchesne et, de plus, a donné un statut particulier à la communication de ses lettres³. On ignore quelle en est la raison.

Avant d'entrer plus avant dans le sujet, j'aimerais rappeler brièvement qui était Augustine Bulteau, « Toche » pour ses amis, dont Bruno Neveu a déjà donné un portrait convaincant⁴.

Journaliste connue par ses chroniques régulières et signées Foemina dans *le Gaulois*, de 1899 à 1901, puis dans *le Figaro*, à partir de 1902, elle avait publié un roman, *Les Histoires amoureuses d'Odile*, en 1900, sous le pseudonyme de Jacque Vontade.

Divorcée de son mari, le romancier Jules Ricard, depuis 1896, M^{me} Bulteau était une femme indépendante, adepte du féminisme. Elle tenait un salon, le dimanche en fin d'après-midi, dans son hôtel, 149 avenue de Wagram, que fréquentaient des artistes, des écrivains et des hommes politiques de renom, ainsi que des gens du monde sur lesquels elle exerçait un ascendant certain, selon le témoignage de ses familiers, son objectif étant de les prendre en main pour les guider au mieux⁵.

Par ailleurs, elle avait constamment auprès d'elle un cercle d'amis proches qui l'accompagnaient souvent dans ses voyages: sa préceptrice, Wilhelmine Wacquez, la comtesse Isabelle de La Baume qui possédait le palais Dario, à Venise, où M^{me} Bulteau séjournait souvent, la princesse Hélène de Caraman-Chimay et sa sœur, Anna de Noailles, ainsi que Henri Gonse⁶.

Quand M^{me} Bulteau arrive à Rome, en décembre 1902, elle est âgée de quarante-deux ans et est accompagnée de M^{me} Wacquez et de M^{me} de La Baume. Elle prend aussitôt contact avec Duchesne pour qu'il leur fasse découvrir Rome, comme il le faisait volontiers pour

³ Les lettres de Duchesne à M^{me} Bulteau sont conservées à la Bibliothèque nationale de France, au département des Manuscrits.

⁴ Bruno Neveu, cit., p. 273-275.

⁵ Voir Henri de Régner, *L'Altana ou la vie vénitienne, 1899-1924*, Paris, Mercure de France, 1928, p. 60-61 : [M^{me} Bulteau] « attire par sa bonté et en impose par sa volonté. Elle se met volontiers au service de ses amis. Son esprit et son cœur sont des conseillers précieux et de fermes appuis. Accueillante à toutes les confidences, elle est sûre et secrète. C'est une inspiratrice et un guide. »

⁶ Attaché à l'ambassade de France auprès du Saint-Siège, Henri Gonse aurait été présenté, à Rome, à M^{me} Bulteau par Duchesne, en 1903. Voir Henri de Régner, cit., p. 280.

des personnes qui lui avaient été recommandées. Grâce aux lettres de cette période, on suit l'évolution de leurs rapports. Rapidement Duchesne invite M^{me} Bulteau et ses amies à ses jeudis du Farnese et à des conférences ; il les retrouve dans des dîners et accepte de faire avec elles des excursions dans les environs de Rome, à la découverte de sites archéologiques, dans la voiture conduite par M^{me} de La Baume.

Lorsque M^{me} Bulteau quitte Rome, le 16 mai 1903, Duchesne est très affecté par son départ : « Hier j'ai été gai comme au retour d'un enterrement⁷ ».

À partir de ce moment-là, une correspondance régulière s'établit entre eux et M^{me} Bulteau n'est pas insensible au charisme de Duchesne, comme elle l'écrit à son ami Paul-Jean Toulet, en 1903 : « Je suis tombée amoureuse [...] de M^{gr} Duchesne, avec qui nous avons installé une correspondance de flirt dont j'espère beaucoup⁸ ».

Ces propos ne doivent pas laisser planer de doutes sur la nature des relations purement platoniques qu'elle entretint avec Duchesne et qui furent les bases d'une amitié indéfectible.

Par sa position à Rome, Duchesne entretenait des rapports suivis avec les personnels des ambassades françaises et étrangères auprès du Quirinal et auprès du Saint-Siège et aussi avec des Italiens de la bonne société romaine comme le comte Joseph Primoli, la comtesse Ersilia Lovatelli, donna Laura Minghetti, Maria Cara Pasolini, pour ne citer que quelques noms.

M^{me} Bulteau étant revenue en séjour à Rome, en 1904 et en 1905, Duchesne eut l'occasion de lui faire connaître beaucoup de monde. En outre, il prit l'habitude de venir voir M^{me} Bulteau chaque année, lorsqu'il séjournait à Paris, en juillet, avant de se rendre à Saint-Servan, et au mois d'octobre, avant de regagner Rome. Ainsi se constitua un vaste réseau d'amis dont Duchesne parle fréquemment dans ses lettres, qui empruntent volontiers le ton d'une chronique familière de la vie romaine.

En l'absence des réponses de M^{me} Bulteau, nous disposons donc, au lieu d'un dialogue, d'un monologue de Duchesne. Mais excepté quelques points de détail, l'échange entre les deux correspondants ne s'en ressent pas, grâce à la clarté avec laquelle Duchesne répond aux questions qui lui ont été posées et à la diversité des sujets qu'il aborde. Ces lettres ressemblent à un véritable journal, d'autant plus que leur auteur a l'habitude de ne pas toujours les envoyer immédiatement, mais de continuer leur rédaction sur plu-

⁷ Voir lettre 29, p. 27.

⁸ Voir H. Martineau, *P. J. Toulet, Jean de Tinan et M^{me} Bulteau, le mariage de Don Quichotte*, Paris, 1958, p. 121.

sieurs jours, parfois même sur un mois. Il est précis et date le plus souvent ses missives, ce qui n'est pas le cas de son amie à laquelle il le reproche amèrement ainsi que le fait de ne pas lui écrire assez souvent ou de lui envoyer des dépêches. Cette dernière justifie ses retards par des ennuis de santé à répétition (rhumes, bronchites) et apparaît comme une hypocondriaque, obsédée par sa santé et celle de ses proches. Elle s'intéresse d'ailleurs beaucoup aux régimes et aux remèdes, pour mieux soigner son entourage auquel elle prodigue conseils et recettes.

Duchesne devient rapidement l'objet de cette attention qui l'agaçe parfois et s'efforce de calmer son amie qu'il ira jusqu'à appeler « M^{me} Diafoirus ». Mais il prend vite conscience du rôle protecteur que M^{me} Bulteau entend jouer auprès des siens et en est touché. Après la parution du *Visage émerveillé* d'Anna de Noailles, en 1904, il l'appellera « mère abbesse », « bonne mère », en référence à un des principaux personnages du roman avec lequel elle présente des ressemblances évidentes⁹.

À son tour, Duchesne s'efforcera de lui venir en aide et de la soutenir dans des moments douloureux de sa vie : la mort de son mari auquel elle était restée très attachée, en 1903, et celles de M^{me} Wacquez et de M^{me} de La Baume, en 1911. Il trouve, pour ce faire, des formules où l'on sent qu'il parle avec son cœur.

C'est donc une relation exceptionnelle, faite de confiance et d'estime réciproques, qui s'est établie entre deux personnes que rien ne semblait rapprocher au départ, ni sur le plan politique, ni sur le plan religieux. Malgré leurs divergences, Duchesne subit, très vite, l'emprise de M^{me} Bulteau qui va s'avérer bénéfique pour lui, comme il le reconnaîtra dans une lettre à Ernest Lavisse, en 1909 : « Mais je ne sais si jamais je serais sorti de l'érudition et des comptes rendus si je n'avais rencontré à Rome, il y a quelques années, une femme pleine d'intelligence, de cœur et de volonté, qui s'aperçut de mon pataugeage, décréta que je devais pouvoir faire autre chose, découvrit des cahiers de cours et m'enjoignit d'en faire un livre¹⁰ ».

Ces allégations de Duchesne sont pleinement confirmées par le contenu de ses lettres. Il a bien commencé d'écrire l'*Histoire ancienne de l'Église*, à l'instigation de son amie, et ira même jusqu'à lui dire, à titre de plaisanterie, qu'elle en est l'auteur.

De même, M^{me} Bulteau lui a suggéré d'être candidat à l'Académie française, dès 1905. Mais c'est peu avant la mort du cardinal Mathieu, en octobre 1908, qu'il cédera à ses instances, malgré la

⁹ *Ibid.*, p. 16.

¹⁰ Voir lettre 216, p. 298.

candidature de M^{gr} de Cabrières et les intrigues du vicaire-général-recteur de l'Institut catholique de Paris, Alfred Baudrillart. Quand il se sent découragé, il s'en remet entièrement à elle : « Dites-vous bien que jusqu'ici *toute* la direction de cette affaire est entre vos mains. Vous avez voulu ma candidature, j'ai obéi. Il ne faut pas me laisser empêtré, ne sachant que dire ou faire¹¹ ».

Dès lors, ils font un vrai travail d'équipe, malgré l'éloignement, en échangeant leurs informations. Mais Duchesne et M^{gr} de Cabrières recueilleront le même nombre de voix, le 27 mai 1909, jour de l'élection, ce qui annulera leurs candidatures.

Malgré sa déception, Duchesne décide de repartir en campagne, après avoir appris que Baudrillart se présentait, en mars 1910. Il a pris conscience de l'importance des appuis politiques et va demander à M^{me} Bulteau de jouer de ses relations, notamment de l'amitié d'Aristide Briand. Grâce à leur complicité, il met au point avec elle une stratégie qui s'exerce à distance, par courriers fréquents, Duchesne lui donnant des instructions précises sur les personnes à joindre et lui faisant part des renseignements qu'il a recueillis. Il lui envoie des « pointages » détaillés des électeurs potentiels de Baudrillart et des siens. Le 26 mai 1910, il est élu par 17 voix contre 12 et sera reçu par Étienne Lamy, le 26 janvier 1911.

Le discours de réception de Lamy, maladroit dans sa formulation, sera malheureusement exploité par les intégristes catholiques italiens. Depuis l'annonce de la parution prochaine de la traduction italienne de *l'Histoire ancienne de l'Église*, dans l'été 1910, ils s'acharnaient en effet à accuser Duchesne de soutenir des théories modernistes. Pie X, qui avait entretenu des relations sans histoire avec Duchesne, depuis le début de son pontificat, se laissera convaincre par son entourage de la nécessité de le condamner.

C'est alors un long cauchemar qui commence pour Duchesne, dont il tient régulièrement informée M^{me} Bulteau, n'hésitant pas à traiter le pape de fou : « Au fond le pape est atteint d'aliénation partielle, d'idée fixe. Il ne voit que modernistes, à droite, à gauche, en haut, en bas. Je me sens devant lui dans la situation d'un mouton sur lequel le tigre va fondre¹² ».

Cette crise se poursuivra jusqu'à l'acceptation par Duchesne, le 5 février 1912, de la mise à l'Index de son ouvrage qui avait été prononcée le 22 janvier.

En dehors des faits qui concernent sa vie privée, Duchesne apporte, dans ses lettres, un précieux témoignage sur les événements

¹¹ Voir lettre 202, p. 281.

¹² Voir lettre 329, p. 407.

qui ont marqué l'histoire religieuse et politique de son temps, en France comme en Italie. Il a son franc-parler et ne mâche pas ses mots, mais son humour, parfois caustique, donne un ton très personnel à son style, émaillé de mots italiens, d'italianismes et de néologismes.

Témoin oculaire de certains faits, il excelle à les rapporter, en ornant son récit de détails piquants, comme il le fait pour les derniers jours de Léon XIII. Une lettre-journal du 8 au 11 juillet 1903 relate l'agonie du pape dans une ambiance agitée, au Vatican : « Ce matin, nous sommes encore en vie ; les Esculape se multiplient autour de nous. Ce n'est guère rassurant [...]. Pas pressé le Saint-Père. En bonne foi on ne saurait l'exiger¹³ ».

Vis-à-vis de la politique religieuse, Duchesne a toujours fait preuve d'une grande liberté, tout en restant attaché au dogme. Préoccupé par la montée de l'anticléricalisme chez les gouvernants français, en 1903, il analyse avec beaucoup de lucidité la crise qui se prépare : « Mais y a-t-il ailleurs une situation comme la nôtre, où toute la politique semble être absorbée par la religion, où l'on n'a le choix qu'entre le gouvernement des curés et celui des anticurés ?¹⁴ »

Alors que les tensions montent entre le Saint-Siège et la France durant l'élaboration de la loi de séparation de l'Église et de l'État en 1905, il exprime son désaccord avec le projet du gouvernement français d'abandonner la nomination des évêques et suggère à l'État de s'entendre avec le clergé français sans négocier avec le pape : « On pourrait, par exemple, causer avec quelques évêques intelligents et raisonnables, qui donneraient de meilleurs renseignements et des conseils plus sûrs que ce que l'on peut trouver à la direction des Cultes¹⁵ ».

En février 1916, il ne se montre pas opposé au rétablissement des relations diplomatiques entre le Saint-Siège et la France, mais il estime qu'il ne faut pas se précipiter et qu'il convient d'agir avec prudence : « Un grand nombre de Français sont catholiques. L'organisation catholique suppose des évêques nationaux et un pape international. C'est là un fait auquel l'État ne peut rien. Il lui appartient toutefois de surveiller et d'aménager les relations entre le Pape et les Français, clercs et laïques, qui ont affaire à lui¹⁶ ».

Son séjour romain n'a pas éloigné Duchesne de la vie politique en France, dont il se tient informé par la lecture régulière du *Temps*

¹³ Voir lettre 37, p. 44.

¹⁴ Voir lettre 44, p. 58.

¹⁵ Voir lettre 100, p. 135.

¹⁶ Voir lettre 431, p. 525.

et du *Journal des Débats*. Lorsque le président Émile Loubet vient en visite officielle à Rome, en avril 1904, il s'y intéresse et fait un véritable reportage sur elle, à l'intention de M^{me} Bulteau. Dans le « Journal d'un assiégé – samedi 23 [avril 1904] » qui se poursuit jusqu'au 28 avril, date du départ de Loubet, il fait un récit détaillé, jour après jour, des principales manifestations qui ont eu lieu.

Duchesne est à Saint-Servan, lorsqu'il apprend la mobilisation générale en France, le 1^{er} août 1914. Après son retour à Rome – où il restera pendant toute la guerre, ne revenant en France que l'été -, il concentre désormais toute son attention sur l'évolution du conflit. Dès le mois de novembre, il accepte la mission de suivre le sort des prisonniers français avec le cardinal Gasparri, secrétaire d'État au Vatican ; à partir de février 1915, il travaillera en concertation avec des Belges et des Anglais¹⁷.

Par ailleurs, il est en contact permanent avec le Bureau de presse et de renseignements du ministère des Affaires étrangères, à l'Ambassade de France à Rome, installé place d'Espagne, à l'écart du Palais Farnèse, où ont été affectés Henri Gonse et deux membres de l'École française de Rome, Louis Canet et Pierre de Cénival.

Pendant la guerre, la correspondance de Duchesne se fait l'écho des faits importants qui se produisent et de ses préoccupations constantes qu'il révèle en toute liberté à M^{me} Bulteau pour lui demander son avis et son soutien, comme il l'a déjà fait par le passé. Au moment de l'attaque de Verdun par les Allemands, en mars 1916, il remercie son amie de lui redonner bon moral : « Vos lettres réconfortent : vous avez la patrie au corps. Comment ne tiendrait-on pas quand on vous regarde ?¹⁸ »

Unis dans un même esprit, Duchesne et M^{me} Bulteau suivent à distance le déroulement des opérations militaires, comme la contre-offensive du général Mangin contre les Allemands, au cours de la seconde bataille de la Marne, en septembre 1918 : « Je n'ai pas besoin de vous dire que je m'écrase le nez sur les mêmes cartes que vous et que je les émaille d'épingles multicolores¹⁹ ».

Durant la période de l'après-guerre, Duchesne s'intéresse encore à la politique internationale, mais se montre inquiet de l'issue de la Conférence de la paix qui s'est réunie à Paris entre les alliés, de janvier à juin 1919. Il désapprouve la ligne de conduite du président Wilson et porte un jugement sévère sur le plan en « 14 points » qu'il

¹⁷ Voir J.-M. Mayeur, *M^{gr} Duchesne et la politique religieuse de la France pendant la première guerre mondiale*, dans *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge - Temps modernes*, 88, 1, 1976, p. 401-420.

¹⁸ Voir lettre 434, p. 528.

¹⁹ Voir lettre 469, p. 573.

a proposé comme base du traité de paix, qui sera signé à Versailles en juin 1919: «Cependant Wilson se pavane en Amérique avec son *Covenant* en plastron. Le monde brûle, l'humanité se déchire; mais il y a un professeur de philosophie qui a réussi sa chimère²⁰».

Au cours des dernières années, ce sont les problèmes de santé, inhérents à son âge, qui feront peu à peu perdre à Duchesne confiance en lui. Il sera alors amené à envisager son départ de Rome et à demander conseil à sa fidèle amie pour l'aider à trouver, à Paris, un poste ainsi qu'un logement qui lui conviennent.

Ainsi, jusqu'au bout, Duchesne aura eu besoin de se confier et de se sentir protégé par celle qu'il appelait « chère Maman », étant devenu un membre à part entière de la famille que constituaient les proches de celle qui ne lui survivra que de quelques mois.

Cette correspondance sincère, libre de pensée et de ton, fait mieux connaître la personnalité d'un homme de science, aux idées arrêtées sur la politique et sur la religion, mais au fond de lui-même sensible et animé d'un constant besoin d'être rassuré. C'est ce rôle qu'a su jouer M^{me} Bulteau auprès de lui, pendant près de vingt ans.

Au moment de publier cette correspondance, je tiens à exprimer ma reconnaissance à l'École française de Rome et à son directeur M. Michel Gras qui, dès le début, s'est intéressé à mon projet et l'a soutenu avec une grande bienveillance.

Qu'il me soit permis aussi de remercier les personnes qui m'ont aidée dans mes recherches sur des points délicats, M^{mes} Marie-Claire Bancquart, Francesca Grimaldi, Chantal Reydellet et MM. Fabrice Jesné, Robert Martin et Pierre-Louis Rey.

²⁰ Voir lettre 473, p. 580.